6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1885

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphone : A LILLE N° 1.02 — 22.82 — A ROUBAIX N° 3.28 — A LENS N° 0.52 — A DOUAI N° 412

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

Les Abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de poste.

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ

Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Samedi 4 Janvier 1913

Les socialistes et la guerre

Une campagne est faite, dans certains journaux conservateurs, qui tend à mettre en opposition, sur le terrain pacifiste, les socialistes allemands et les socialistes français.

A les en croire, le « vieux Bebel, fils de sous-officier prussien », aurait accusé le gouvernement allemand de tiédeur à l'occasion du « coup d'Algésiras ». Un journal socialiste de Leipzig aurait souhaité qu' « un avertissement un peu vif portât à la Triple Entente le coup mortel ».

Bebel, au Congrès d'Iéna, aurait déclaré : « La question du désarmement ne nous séparera plus à l'avenir ; le mot d'ordre n'est pas de désarmer, mais d'augmenter les armements ».

Enfin, un autre élu socialiste, Karl Leuthner, aurait, après avoir fait l'éloge de de Moltke et des maréchaux d'empire qui continuèrent sa tradition, souhaité que « la France, dans le prochain et inévitable conflit, soit si complètement écrasée que l'Allemagne ne la trouve plus jamais sur son chemin ».

Nous n'avons jamais dissimulé, dans ces colonnes, qu'une différence très nette de tendances, existait entre les socialistes allemands et les socialistes français à propos du patriotisme et du militarisme. Nous n'avons pas hésité à reprocher aux doctrinaires de chez nous les exagérations auxquelles le désir de satisfaire une avant-garde outrancière les avait entraînés. Nous les avons mis sans ménagement en face de la tactique de la Social-démocratie allemande, et nous avons insisté sur certaines déclarations nationalistes et presque chauvines dont les dernières élections législatives avaient fourni l'occasion à quelques socialistes d'Outre-Rhin.

Nous sommes ainsi d'autant mieux placé pour protester contre la campagne tendancieuse que nous signalons plus haut.

Non seulement il est permis de suspecter les citations fantaisistes que l'on répand à plaisir dans le public français, mais il faut constater avec joie un état d'esprit très caractéristique du peuple allemand contre la manie des armements, contre le militarisme et contre la guerre.

Il n'est pas permis de faire état, en conscience, des déclarations isolées de quelques politiciens en mal d'élection. Un document récent permet de juger aujourd'hui de l'opinion moyenne du prolétariat allemand, c'est le manifeste du Congrès de Bâle.

A nos lecteurs, les représentants dûment mandatés et mandatés de la Social-démocratie ont signé une résolution d'une précision définitive. Et pour la première fois, malgré le danger de représailles que pouvait présenter pour eux une telle attitude, ils ont accepté de décrire en détail la situation politique extérieure de chacune des puissances européennes, et de préciser la conduite d'ensemble de l'Internationale ouvrière.

Ce manifeste de Bâle, le peuple socialiste d'Allemagne l'a contresigné. C'est le seul texte authentique sur lequel la discussion puisse être ouverte.

La Guerre des Balkans

Pour les vaincus !

Dans le « Gil Blas », Pierre Loti publie, sous le titre : « Quatrième lettre sur la Guerre des Balkans », un nouvel appel, non moins éloquent que les précédents, en faveur des Turcs. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire cette prose émue du brillant écrivain :

Et quand même les Turcs auraient commis, pendant cette guerre, tous les méfaits que, malgré mille témoignages autorisés, on leur prête si obstinément, serait-ce à nous de les accabler avec tant de haine ? Avons-nous oublié que la France est du nombre des nations qui, au début des hostilités, leur avaient solennellement garanti l'intégrité de leur territoire, et qui, en arrêtant ainsi par de fausses prémisses leurs préparatifs militaires, ont trop contribué à leur désastre ? Comment ne pas s'indigner de ce déchaînement d'injures dans la presse française, qui leur fut jadis favorable et les eût encensés en cas de réussite ? Tout au plus était-ce à attendre de certains journaux ultra-sectaires qui pour un peu exalteraient encore la Saint-Barthélemy ou les Dragonnades, et qui, par une misérable déformation de l'enseignement du Christ, admettent que l'on aille imposer la croix à coups de mitraille. (Ce qu'il y a d'incohérent du reste, et d'absurde, c'est qu'en Turquie ces mêmes catholiques romains n'ont pas de pires ennemis que les orthodoxes et s'entendent cent fois mieux avec les Turcs. Du jour où l'intolérante croix byzantine aura remplacé le croissant, tous nos religieux et nos religieuses n'auront plus qu'à fermer les milliers d'établissements d'éducation qu'ils dirigeaient si librement là-bas). Enfin, malgré tout, de la part de ces outrageurs, je comprends encore ; mais les autres, qui sont insensibles à toute idée cultuelle et n'ont même pas l'excuse d'être aveuglés par le fanatisme, pourquoi insultent-ils, ceux-là aussi ? Est-ce que la détresse des vaincus, est-ce que les cent mille cadavres qui jonchent encore la terre ne commandent pas au moins un peu de respect ? Si les Turcs ont été coupables, ce n'est pas contre nous : ne serait-il pas plus décent de faire au moins silence devant leur agonie. Comment ose-t-on, en présence du charnier d'Hademkeui, aller jusqu'à la raillerie, jusqu'à la basse et immonde caricature ! De piètres barbouilleurs composent des images où l'on voit le Khalife et même le Prophète en de bouffonnes attitudes. Des écrivassiers (qui n'ont jamais mis le pied en Turquie, bien entendu), profitent de la lugubre actualité, pour expectorer des romans (de « grands romans historiques », s'il vous plaît) qui s'appellent les « Tigres du Bosphore », ou les « Monstres de Stamboul ». Dernièrement un petit télégraphiste parisien, au service de la Bulgarie, ayant intercepté les ondes hertziennes, qui allaient de Stamboul vers la malheureuse et héroïque Andrinople demander des nouvelles, répondit à la question par le mot de Cambronne, et il se trouva un reporter de grand journal pour déclarer cela « très énergique et très français ! » — A quel degré de basse mufferie sommes-nous donc tombés !...

Ils ne se figurent pas, ces insulteurs de vaincus, l'étonnement douloureux, la haute déception sur l'âme française qu'ils sèment en pays d'Islam. A ce sujet, deux lettres, parmi tant d'autres, m'ont paru caractéristiques, et j'en citerai des passages.

D'abord celle-ci, qui est signée : Un groupe de jeune filles musulmanes :

« Comme nous sommes heureuses de voir qu'il y a dans cette Europe si réaliste et si perfide un cœur qui a pitié de nous !

« Après la crise terrible que nous venons de traverser, l'Orient se fermera encore plus à cette fameuse civilisation que l'on veut lui inoculer et que, jusqu'à ce moment, il désirait sans trop la connaître. Plus que jamais le Turc se replongera dans le passé, dans ce passé si doux et si beau où le rêve — mot qui n'a plus de signification chez vous — était toute sa vie.

« La plupart des grands diplomates prétendent que cette guerre ouvre une ère nouvelle. Oui, ceci est très vrai, l'année qui s'écoule a emporté toutes nos illusions sur les nations européennes et surtout sur la France qui nous était la plus chère. Rien ne reste de ce sentiment d'admiration que, dans notre puérilité, nous avions pour vos grands mots, vos grandes actions et vos grands principes. Vos mots sont vides, vos actes intéressés et vos principes stériles, il suffit d'un coup de vent que soufle « l'intérêt » pour briser tout cela.

« La « civilisation » signifiait jadis pour nous « supériorité ». Mais nous la jugeons actuellement la supériorité de l'Europe : elle s'affirme à coups de canon et par des injustices. Vous qui nous connaissez si bien, dites-nous, est-ce que nous méritions un tel châtiment ? »

La seconde lettre émane du grand chef des dervichés, tourneurs et autres. — Je souris en songeant que, pour le public français documenté si à rebours sur les choses turques, un chef de dervichés doit représenter une espèce de sorcier aux trois quarts sauvage, avec naturellement un croissant énorme planté au-dessus de la tête. Et c'est, au contraire, sous un simple bonnet de feutre, un religieux grave et doux, d'une distinction exquise et d'une haute culture littéraire, qui parle très purement notre langue, ainsi qu'on en pourra juger par ce textuel passage :

« La France s'était faite jusqu'ici la protectrice des vaincus ; c'était là pour nous, peuple de l'Orient, son plus beau titre de gloire ; en elle brillait cet idéal qui nous attirait tous ; voilà pourquoi nous étions si avides de nous initier à sa langue, à sa littérature, à sa civilisation. Aujourd'hui elle abandonne ses traditions généreuses. Ses journaux semblent prendre à tâche de tourner l'opinion publique contre nous, et c'est à peine si quelques âmes plus directement averties s'indignent de tant d'injustice... etc. »

Signé :
« Derviche Hadji Sélaheddin ».

En effet, on nous aimait encore en Turquie, par une tradition ancestrale remontant à beaucoup d'années et toujours très solide. Le dicton, — qui n'est plus vrai aujourd'hui, hélas ! — le vieux dicton : « La Méditerranée est un lac français » se justifiait encore dans cette seule partie du Levant. Malgré l'infiltration allemande, militaire et commerciale, ce qui venait de France, costumes, langage, beaux-arts, avait gardé là-bas une sorte de charme supérieur qui ne se comparait à aucun autre. Le tort d'avoir commandé en Allemagne les nouvelles machines à tuer, nous ne saurions le reprocher qu'au Gouvernement, et la nation n'en est pas responsable ; dans tous les cas cela ne constituerait qu'un épisode, en désaccord avec quatre siècles de fidélité. Oui, jusqu'à la déception morale, si profonde, que nous venons de leur causer en les insultant, les Turcs nous aimaient, et nous voyaient toujours sur notre piédestal d'autrefois ; pour eux, nous représentions encore la pensée noble et chaloureuse, l'essor vers l'idéal, la générosité, l'élégance. Et puis, ils se figuraient que nous les aimions aussi, et c'est du côté de la France qu'ils s'étaient habitués à tourner leurs regards, aux heures néfastes, pour y trouver sinon du secours matériel, au moins de la sympathie et du réconfort. L'ironie, les injures ont glacé tout cela, portant un préjudice sans remède à notre influence séculaire en Orient.

Pierre LOTI,
de l'Académie Française.

CHRONIQUE

L'ETOILE

C'était un pauvre cordonnier, un pauvre « gniaffe » comme on dit, n'ayant même pas une échoppe à lui, ni un tire-pied, ni un tran chet. Il travaillait dans un atelier établi sous le passage Vivienne. En deux minutes, on vous posait un talon et, en un quart d'heure, c'était le ressemelage complet, le ressemelage américain, spécialité de la maison.

Depuis des années, notre homme peinait là-dedans. Il y était venu jeune encore... il ne se souvenait plus depuis le temps. Maintenant son corps s'était affaissé sur son tabouret, dans le creux des lanières lâches.

Il n'avait plus guère de cheveux, et sa peau avait pris le grain des vieilles tiges de bottes. Longtemps cette existence avait été rude et sans joie. Le soir, été comme hiver, il était mur close lorsqu'on sortait de l'atelier. Tous les dimanches de sa vie passèrent insignifiants et vides. Célibataire, sans parents, sans connaissances, hormis ses compagnons de travail, qu'il n'aimait pas, il vécut longtemps l'existence morne dans laquelle il n'arrive rien.

Un jour, — il était presque un vieillard, — jour de fête, il eut l'idée d'entrer dans un théâtre.

A peine eut-il son billet, qui lui coûta un franc, ce fut autour de lui une galopade effrénée par de grands escaliers qui ne semblaient pas finir. Emporté dans l'ascension, il courut aussi, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus d'étages et une ouvreuse le dirigea vers son banc.

Les yeux du petit homme clignotaient devant tant de splendeurs. Il se taisait, se faisait petit, fort impressionné déjà par cette atmosphère troublante de théâtre. Bientôt, on frappa trois coups derrière la toile. Il y eut un grand silence et l'orchestre commença. Une large nappe de mélodie inonda la salle. D'un mouvement égal et doux, tous les archets allaient et venaient sur les instruments que jetaient leurs plaintes vibrantes. A travers cette vie immatérielle des violons, d'autres timbres firent leur entrée, des hautbois, des clarinettes des bassons, des cors, plaçant leurs phrases comme dans une discussion d'esprits célestes. Puis les violoncelles et les contrebasses s'ébranlèrent. Tout l'orchestre s'anima, enfla sa voix dans un désordre passionné. Avec une majesté terrible, il gravit un lent crescendo, aux accords puissants, entre lesquels on entendait ruisseler les violons comme une pluie d'orage.

L'ouvrier baignait dans cette palpitante atmosphère de sons qui passaient près de lui comme des confidences sublimes. Il entendait, il comprenait des choses qu'il ne pouvait définir. En proie à une émotion et un enthousiasme involontaires, il ne se retrouvait plus ; il pétrissait le bord de son chapeau son âme roulant, chose inerte, dans des vagues de mélodie.

Mais le rideau s'était levé. La scène, noyée d'une lumière chaude, apparaissait une ville d'Orient, [illegible]

Une femme [illegible] apparut, [illegible] majestueuse. Ses cheveux dorés, serrés par des bandeaux, et ses épaules, simplement couvertes d'un large collier de perles, faisaient une clarté dans la nuit du décor.

Elle chanta devant la mer sous les étoiles scintillantes, tandis qu'une projection la suivait dans tous ses mouvements. De sa voix pure, elle disait une chanson d'Orient ardente et mélancolique. Le même thème revenait sans cesse dans l'obsession d'un désir que rien ne peut calmer.

Le petit homme perdu là-haut dans sa galerie ne comprit rien quant au reste de la pièce ; mais lorsque cette femme entrait en scène, il était comme soulevé d'admiration. Elle avait un accent étranger qui le ravissait, et il ne pouvait plus détacher ses yeux de cette chevelure éclatante, de cette admirable ligne d'épaules.

Quand il s'en alla, ivre de musique, il s'arrêta un moment sur le seuil du théâtre. Le boulevard allumait ses flambeaux jaunes. Il pleuvait. La foule lui causa un véritable dégoût. Il s'enfuit dans son garni, près des Halles, et, seul, il revécut toute cette journée devant laquelle sa vie passée fondait comme de la neige au soleil.

Néanmoins, le lendemain, à six heures du matin, il frappait sur les semelles neuves. Prenant un à un les clous à tête ronde, il les enfonçait d'un seul coup dans le cuir ; mais il n'aperçevait ni l'ignoble tas de savates, ni la saleté de l'atelier, ni les figures stupides et bouffies des cordonniers ; il songeait que le dimanche suivant il retournerait là-bas, qu'il la verrait et l'entendrait encore.

En effet, il revint au théâtre après une longue semaine d'attente. Ce fut un triomphe. Après chaque acte, le rideau se relevait plusieurs fois et les galeries croulaient sous les applaudissements.

Elle s'avançait au bord de la scène et, en saluant, recevait toute la lumière de la rampe à la face. On voyait alors, sous les bandeaux dorés de ses cheveux, de grands yeux sombres, humides et lumineux.

A la fin du spectacle, il se précipita, avec une foule de gens, vers la sortie des artistes.

Lorsqu'elle passa devant lui, répondant de la tête aux bravos discrets de ses admirateurs, il souleva machinalement son chapeau. Elle lui dit alors, de cette voix qu'il connaissait bien : « Bonjour, mon ami ! » Puis elle s'engouffra, avec un grand bruit de soie froissée, dans sa voiture, dont la portière, en se refermant, jeta au nez du bonhomme une bouffée de parfums.

Désormais, chaque dimanche, son but unique était le théâtre. Dès les premières notes de l'ouverture, il était rempli d'enthousiasme et de fierté. Ah ! il n'était plus le cordonnier misérable. Un vrai cœur d'homme battait dans sa poitrine, vibrait à tous les souffles sonores. Et puis, le spectacle terminé, il avait une minute glorieuse, celle où l'actrice lui jetait son amical bonjour d'une voix qui semblait rire sous la voilette, mais qu'elle bonne bouffée de parfums et de génie il respirait là.

Un jour qu'entre deux ressemelages il se laissait aller, sur son tabouret, aux souvenirs du dernier dimanche, il entendit nettement dans sa mémoire la voix de la chanteuse étoile avec ses inflexions, ses langueurs, ses élans, ses notes superbes.

A ce moment, la porte battit et une grande jeune femme élégante hésita un moment sur le seuil. Elle portait un vaste chapeau de velours noir avec une plume blanche. C'était elle, telle qu'il l'avait vue si souvent à la jumelle (car il en avait achetée une), telle qu'il lui était impossible de la voir en sortant du théâtre. Mais aujourd'hui, libre de ses dentelles et de ses fourrures, elle souriait, dans son simple et riche costume de ville, à l'étonnement de tous les cordonniers qui étaient restés l'alène en arrêt. Elle entra bravement et dit, avec son accent, qui fit bondir le cœur du bonhomme :

— Il me faut tout de suite remplacer ces boutons ; il y en a deux qui ont sauté, et j'ai acheté ces bottines hier bien loin d'ici.

Il s'était levé, ému et bredouillant :

— Comment donc, madame, je vais vous les poser.

Elle le regarda attentivement, puis éclata de rire avec cette gaminerie particulière aux gens de théâtre :

— Mais je vous connais, vous !

— Oui, c'est moi, balbutia-t-il, les pommettes roses, c'est bien moi...

— Eh bien ! puisque nous sommes des amis, vous allez me rendre ce service.

Et elle lui tendit hardiment son pied chaussé fin, un pied élancé, svelte, moqueur, spirituel. Il sortait, si mignon, de toute une mousse de dentelles et des dessous capiteux que le bonhomme s'agenouilla et, les doigts tremblants, se mit à déboutonner les bottines de chevreau. Pour les retirer, il tint quelques secondes entre ses doigts la mince cheville, à la naissance de la jambe, et tout son vieux sang se mit à courir joyeusement lorsqu'il sentit cette tiédeur vivante et charnue.

Puis il s'assit en face d'elle et se mit à la besogne. Pendant qu'il travaillait, repris par son souci d'artiste, elle lui demandait :

— Eh bien ! comment m'avez-vous trouvée dimanche ? viendrez-vous demain ?... Ah ! vous ne pouvez pas le soir ; c'est bien malheureux. Que voulez-vous ? chacun ses peines.

Lui répondait à peine, très troublé, étreignant dans ses doigts les petites bottines.

Quand les boutons furent posés, elle avança de nouveau son pied, ce pied de déesse qu'il avait vu nu dans des sandales grecques sur la scène, ces pieds qui allaient si noblement dans des flots d'étoffe, majestueux, au rythme de la musique. Afin que la bottine entrât d'elle-même, elle tira un peu le bas. Il prit la jolie cheville dans sa main calleuse d'ouvrier, mais avec tant de respect et d'adoration que la cantatrice se laissait faire, sentant bien qu'il y avait un grand bonheur à ses pieds.

— Doucement, mon ami, disait-elle ; là, ça va, laissez-moi taper du pied. Bon, maintenant, prenez garde de me pincer avec le tire-boutons.

Quand elle fut debout et chaussée, elle traversa toute la boutique de son pas solennel, pour aller payer à la caisse. Puis, avant de sortir, elle se retourna vivement, comme si elle oubliait quelque chose, et vint tendre sa main gantée à l'ouvrier.

— Alors, à dimanche : vous savez que je joue.

Elle lança cette phrase avec l'entrain d'une amoureuse qui donne un rendez-vous.

— Oui, oui, dit-il, radieux, j'y serai.

Une déception terrible l'attendait. Le dimanche suivant, le spectacle fut changé. Il eut envie de demander au concierge du théâtre si elle était malade. Il n'osa pas, de crainte d'une catastrophe. Il n'eut pas le cœur non plus de rentrer à son taudis. Il erra toute la journée comme un inhabitable, l'âme pleine du seul.

Ses pressentiments ne le trompaient pas. Le lendemain, il lut dans le journal que son étoile était partie pour une longue tournée en Amérique.

Il retourna comme d'habitude à l'atelier, s'assit sur son tabouret bas et tira au hasard une paire à réparer. Le tas était énorme ce jour-là. Il cala une grosse pierre plate entre ses deux genoux, plaça dessus une rondelle de cuir qu'il se mit à battre avec force. Mais il ne put étouffer la voix intérieure que tout homme possède, les mélodies de l'unique amour, et avec elles les violons, les harpes, les cors, les hautbois de l'orchestre qui lui remettaient au cœur des choses ineffables et douloureuses. Alors, de ses yeux, une larme comme il n'en avait pas pleuré depuis longtemps tomba, large et sombre, sur le cuir neuf, s'élargit encore, devint brune, presque noire.

Gabriel CLOUZET.

ECHOS

ZOLA JUGE PAR LUI-MÊME

M. M. Berteval analyse dans la « Vie » quelques notes inédites de Zola qui ne sont pas inutiles pour mieux connaître les idées directrices du robuste écrivain. Dans un de ces premiers manuscrits ce conseil qu'il se donne à lui-même :

« Veiller au style. Plus d'épithètes... toujours de la chaleur et de la passion ».

La préoccupation sociale et scientifique :

« Ma grande affaire est d'être purement naturaliste, purement physiologiste. Au lieu d'avoir des principes (la royauté, le catholicisme), j'aurai des lois (l'hérédité, l'énété).

« Procéder avant tout une tendance philosophique, non pour l'étaler, mais pour donner une suite à mes livres. La meilleure serait peut être le matérialisme. Je veux dire la croyance en des forces sur lesquelles je n'aurai jamais besoin de m'expliquer ».

Dans un papier intitulé : « Différences entre Balzac et moi », il écrit :

« Je ne veux pas, comme Balzac, avoir une décision sur les affaires des hommes, être philosophe, politique, moraliste. Je me contenterai d'être savant, de dire ce qui est en en cherchant la raison intime. Point de conclusion d'ailleurs ».

Enfin, ceci décrit bien son œuvre :

« Ecrire le roman par larges chapitres, logiquement construits : c'est-à-dire offrant par leur succession même une idée des phases du livre. Chaque chapitre, chaque masse doit être comme une force distincte qui pousse un dénouement. Voir ainsi au sujet par quelques grands tableaux, quelques grands chapitres (12 ou 14) ; au lieu de trop multiplier les scènes, en choisir un nombre restreint et les étudier à fond et avec étendue. Au lieu de l'analyse courante de Balzac, établir toute, quinze puissantes masses, où l'analyse pourra ensuite être faite pas à pas mais toujours de haut. Tout le monde réussit en ce moment l'analyse de détail ; il faut réagir par la construction solide des masses, des chapitres ; par la logique, la poussée de ces chapitres, se succédant comme des blocs superposés se mordant l'un l'autre ; par le souffle de passion animant le tout, courant d'un bout à l'autre de l'œuvre ».

CONTRE LE HOQUET

Il est pour combattre le hoquet, de savants procédés ; mais, aux yeux de beaucoup de monde, rien ne vaut encore les remèdes dits de bonne femme.

En voici un qui compte 307 succès sur 307 expériences faites par la même personne :

« Absorber quelques gouttes de bon vinaigre, soit pur, soit versé sur un morceau de sucre ».

Presque toujours, le hoquet cesse instantanément.

Si l'on n'a pas de bon vinaigre à sa disposition, ou que l'on n'aime pas le vinaigre, voici qui est encore plus simple : lever très haut le bras gauche et boire en même temps très lentement sans respirer. Le hoquet est arrêté aussitôt.

La Guerre des Balkans

Un ultimatum des Alliés à la Turquie

La Conférence de Londres va brûler les étapes

Si, pour lundi, la Porte ne consent pas à céder Andrinople et les îles de l'Egée, les pourparlers seront rompus.

Les ambassadeurs se sont réunis jeudi de nouveau à Londres. On croit que leur entretien a surtout porté sur les résultats éventuels de la séance de la conférence de la paix du lendemain. La Turquie, paraît-il, songerait à demander l'arbitrage de l'Europe pour le cas où l'entente avec les alliés sur les conditions de paix serait impossible.

La Turquie assure notamment que la possession d'Andrinople est pour elle une question vitale, et malgré les démarches pressantes de la Russie à Constantinople, elle persiste à faire montre d'une intransigeance complète sur ce point.

La réunion des ambassadeurs n'a pas pu aborder le problème albanais, tenu en suspens par les négociations entre Rome et Vienne sur Scutari, et entre Vienne et Pétersbourg sur les frontières de la future principauté autonome et sur les mesures militaires des deux empires.

Les manifestations internationales dont l'évolution du conflit oriental est le prétexte persistent à se développer sous un caractère de défiance et d'incertitude.

Le maintien des mesures militaires réciproquement prises par l'Autriche et la Russie est aujourd'hui virtuellement acquis jusqu'à la liquidation définitive de l'affaire albanaise.

Il ne faut pas, actuellement, exagérer les conséquences de ce vis-à-vis qui assure l'équilibre des forces sans entamer la courtoisie des formes. Mais il reste que les diplomates autrichiens et russes discutent la paix en temue de campagne.

Entre la Roumanie et la Bulgarie, la tension désormaisée par l'insistante réclamation d'une [illegible] roumain accentue sa rudeur. Le gouvernement de Sofia est visiblement décidé à ne céder sous aucun prétexte la ville de Silistrie. Le gouvernement de Bucarest, après trois mois de neutralité, témoigne de quelque nervosité diplomatique et militaire. Sur cette frontière bulgare comme sur la frontière serbe, la parade militaire austro-hongroise entretient des risques locaux dont la conciliation européenne voit sa tâche alourdie, sinon compromise.

La Conférence de la Paix

Avant la séance

Londres, 3 janvier. — On considère comme probable, sinon certain, que les délégués turcs présenteront de nouvelles concessions qui consisteraient dans la fixation d'une ligne de frontière dans la Thrace, mais tout fait croire que cette ligne laissera Andrinople aux Turcs. Elle n'a donc aucune chance d'être acceptée par les alliés qui se présentent actuellement à la conférence acés plus de solidarité que jamais, chaque délégation étant bien décidée à n'accepter aucune solution particulière.

Le bloc reste donc plus compact et plus solide que jamais, et on y déclare nettement que sera seule acceptée une solution donnant pleine satisfaction à tous les alliés ; la question d'Andrinople et celle des îles de la mer Egée semblent toujours insolubles, étant donné la divergence complète des points de vue des alliés et des Turcs.

Cependant les pourparlers entre eux se poursuivent en dehors des séances officielles permettant de croire que les solutions de part et d'autre se rapprochent insensiblement, plutôt dans le sens des alliés qui se montrent pe udisposés à fire des concessions.

L'impression existe qu'Andrinople est sur le point de se rendre. Mais on assure qu'il est peu probable, même si Andrinople capitulait, que la Porte consentît à céder cette place ; elle s'en remettrait plutôt aux puissances.

La réunion est retardée

Londres, 3 janvier. — Les délégués ottomans viennent d'informer leurs collègues balkaniques qu'ils ont reçu de Constantinople de nouveaux télégrammes qui ne pourraient pas être déchiffrés avant quatre heures, heure à laquelle la conférence devait se réunir aujourd'hui. Aussi demandent-ils que la séance soit retardée en conséquence. Elle aura lieu seulement à six heures. Les délégués balkaniques se réuniront à cinq heures pour discuter certaines éventalités.

Les esprits sont très surexcités à Sofia et l'on veut être fixé le plus rapidement possible sur la question d'Andrinople. C'est sans doute dans ce sens qu'on parlera ce soir très clairement à Rechid pacha.

Les dernières concessions de la Turquie aux Alliés

Constantinople, 3 janvier. — Le Conseil des ministres s'est tréuni hier. Après une longue délibération, il a fixé les desnières concessions que la Porte est disposée à faire aux Etats alliés.

Des instructions définitives ont été télégraphiées à Rechid pacha, premier délégué ottoman à la Conférence de paix.

La Séance

Le communiqué officiel est plutôt bref

Londres, 3 janvier. — Les délégués à la conférence de la Paix se sont réunis ce soir à six heures.

Voici le commmiqué officiel remis à la presse à l'issue de la séance :

SEANCE DU 3 JANVIER, PRÉSIDENCE DE M. MIOUCHKOWITCH

La discussion des contre-propositions turques a continué.

La prochaine séance aura lieu demain samedi, à 4 heures.

Les Turcs veulent conserver Andrinople et les îles de l'Egée

Londres, 3 janvier. (Du correspondant particulier de l'Agence Havas). — La séance de la conférence de la Paix a commencé à six heures et a été levée à sept heures et demie.

Les délégués turcs ont présenté leurs nouvelles propositions.

La ligne frontière turco-bulgare proposée laisse Andrinople à la Turquie.

Les Turcs se sont montrés intraitables à ce sujet, ainsi que sur la question des îles de la mer Egée.

La conférence a été ajournée jusqu'à demain samedi, à 4 heures.

Un ultimatum des Alliés

Londres, 3 janvier. — A la conférence d'aujourd'hui, les alliés ont présenté un ultimatum portant sur les trois points suivants :

ANDRINOPLE, LA CRÈTE ET LES ILES DE LA MER EGÉE

Les alliés ont déclaré que si avant quatre heures, lundi les Turcs ne leur donnaient pas une réponse claire et satisfaisante, les négociations seraient rompues.

— Pourquoi pas demain, demandèrent les Turcs.

— Très bien, ont répliqué les alliés.

Malgré l'ultimatum, la discussion continuera à la demande des Turcs

Londres, 3 janvier. (Du correspondant particulier de l'Agence Havas.) — Il n'y a eu aucune discussion à la conférence de la Paix.

Dès le début de la séance, après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui a été adopté, la parole a été donnée à Rechid pacha, qui a lu le document que l'on sait.

Immédiatement après cette lecture, la séance a été suspendue pour permettre aux délégués balkaniques de concerter leur réponse.

Au bout d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure, la séance a été reprise.

Lecture a été donnée de la réponse des alliés, qui constituait un ultimatum.

Devant la gravité de cette réponse, la délégation ottomane a demandé que la discussion, au lieu d'être arrêtée, soit poursuivie, facilitant ainsi le moyen de s'entendre.

Par déférence pour le désir ainsi exprimé, les délégués consentirent à tenir demain une séance à quatre heures de l'après-midi, bien qu'ils n'en espèrent aucun rapprochement sérieux de nature à éviter l'application de l'ultimatum.

Pourquoi la Grèce revendique les îles de la Mer Egée

Londres, 3 janvier. — La délégation grecque maintient dans son intégralité la demande que toutes les îles de la mer Egée soient cédées à la Grèce sans aucune exception. Les raisons qui, aux yeux de cette délégation, justifient l'insistance de la Grèce, sont les suivantes :

1. L'occupation de ces îles par des forces militaires grecques est un fait accompli. La Grèce peut donc invoquer le droit de conquête et la possession « beati possidentes ».

2. L'histoire de ces îles montre qu'elles se sont toujours considérées elles-mêmes comme faisant partie de la grande famille grecque. Elles étaient occupées par des troupes turques, mais la Grèce était leur véritable patrie. Les habitants ont pris les armes et combattu en 1821, comme les autres Grecs, pour se libérer du joug turc ; elles ont souffert et la Grèce ne peut pas oublier que près de 60,000 Grecs de Chio furent massacrés, consacrant ainsi, par leur sang, le droit historique de leurs concitoyens d'être un jour eux aussi, réunis à la Grèce.